

GYÖRGY TVERDOTA

Une décennie de la revue Nyugat et de La N.R.F

Nyugat et La N.R.F. dans les années 20

Dans mon exposé je prendrai pour point de départ deux bilans, datant tous deux de l'année 1929. Il s'agit des bilans de l'activité que deux revues littéraires représentatives du début du XX^e siècle, *La Nouvelle Revue Française* et *Nyugat* (*Occident*), nées l'une comme l'autre en 1908-1909, ont déployée au cours d'une vingtaine d'années. L'évaluation de la revue française est due à l'un de ses collaborateurs, Albert Thibaudet, et a pour titre *Après vingt ans*¹ ; la révision critique de la revue hongroise a été publiée par Andor Németh, ancien collaborateur de *Nyugat*, dans l'hebdomadaire *A Toll* (*Le Stylo*), sous le titre *Une revue vieillie*². Le premier bilan est positif, le second négatif, surtout en ce qui concerne le présent et le passé récent de la revue littéraire hongroise. Ce qui nécessite de citer le texte de Németh, est le fait qu'au sein de *Nyugat*, personne ne se charge de rappeler les résultats et de soulever les problèmes lors du vingtième anniversaire de la revue. Et l'entreprise de Németh est d'autant plus instructive que le jugement sévère qu'il porte sur *Nyugat* repose sur la comparaison des deux organes littéraires.

Il résume les deux décennies précédentes de la revue française « très élégante, à la page de titre blanche et rouge » de la façon suivante :

elle a été fondée par quelques fanatiques de la littérature qui n'étaient et ne sont liés les uns aux autres que par le culte sérieux de leur métier. Parmi les membres de cette 'petite chapelle', qui représentent les principes les plus incompatibles, il faut citer Gide qui mêle son puritanisme de nihilisme, Claudel, poète fanatiquement catholique, Giraudoux à l'esprit aristocratique et Charles-Louis Philippe, le prolétaire. L'unique point où ils s'accordent, c'est l'intransigeance avec laquelle, au cours d'à peine un quart de siècle, chacun d'eux a mis en valeur une conviction morale, intellectuelle ou artistique bien déterminée. Assumer ce

¹ Albert Thibaudet, « Après vingt ans », *N.R.F.*, 1^{er} mars 1929, pp. 366-374.

² Németh Andor, « Az elöregedett folyóirat », *A Toll*, 1929, N° 7, pp. 25-26.

rigorisme éthique dans la vie et le réaliser conséquemment dans les colonnes d'une revue mensuelle, sans que cette revue cesse de paraître par manque d'intérêt, au contraire, qu'elle reste efficace et qu'elle donne envie de la lire du premier numéro jusqu'à hier, cela n'est possible que dans une société dont l'esprit et le goût sont très développés.

Le spécialiste de la littérature hongroise reconnaît facilement dans ce résumé la variante idéalisée du programme initial de la revue *Nyugat* qui, selon Németh, « a été lancée sur la base d'une conception similaire ». En effet, les fondateurs de la revue ont voulu débarrasser la littérature hongroise moderne des contraintes de quelque idéologie que ce soit, des engagements politiques, de la pression morale, artistique ou autre. Non qu'ils n'aient eu de sympathies et antipathies intellectuelles et littéraires. Ils étaient en premier lieu francophiles et francophones, héritiers de la décadence et du symbolisme français, et en général de la littérature française de la seconde moitié du XIX^e siècle. Ils s'opposaient à la littérature conservatrice, nationaliste de l'école nationale paysanne. Il est vrai, les rédacteurs de la revue étaient prêts à publier toute œuvre « bien faite », indépendamment de la conviction politique ou idéologique de son auteur. C'est cet éclectisme de principe que Németh croit découvrir dans la pratique de *La Nouvelle Revue Française*. Le portrait de *La N.R.F.* brossé par Thibaudet est beaucoup plus complexe et nuancé que l'image idéalisée de Németh. Il distingue la première *N.R.F.* de Schlumberger, Ghéon et Copeau, soucieuse d'établir une discipline, non pas néoclassique, mais distincte aussi de l'héritage du symbolisme, tandis que Gide et Rivière ont suivi une voie différente : « Il y a... chez Gide un goût et presque une passion de l'indiscipline. »

En reprenant la formule de Thibaudet selon laquelle « la *NRF* avait, dans ces cinq années d'avant-guerre, sur sa gauche symboliste la *Phalange*, et, sur sa droite classique, la *Revue critique...* », on pourrait situer *Nyugat* quelque part entre *La N.R.F.* et la *Phalange*, ou plutôt le *Mercure de France*. Par ailleurs, Thibaudet distingue la première période de l'histoire de la *Nouvelle Revue Française* par la présence de trois romanciers : Gide, Alain-Fournier et Valéry Larbaud (ajoutons un quatrième nom, peut-être le plus grand, arrivé avec un petit retard : Proust) ; parallèlement, la première période de *Nyugat* peut être caractérisée par trois grands poètes lyriques : Ady, Babits et Kosztolányi.

Thibaudet passe sous silence la deuxième période de l'histoire de *La N.R.F.*, les années de guerre, et Németh, prisonnier civil en France tout au long de la

Grande Guerre, n'en parle pas davantage. Pendant cette période, *Nyugat* se tient sur la défensive, d'une part face à un nationalisme militariste et un cléricisme agressif, de l'autre face aux nouvelles tendances des avant-gardes littéraires, d'autant plus implacables contre leurs prédécesseurs occidentalistes qu'ils les considèrent comme dépassés. Ces années-là, *Nyugat* se trouve donc prise entre deux feux. Les révolutions d'octobre 1918 et de mars 1919, la contre-révolution d'août 1919, ainsi que les conséquences graves des traités de Versailles de 1920, compliquent davantage la situation de la littérature hongroise et plus précisément les chances de la revue *Nyugat*.

La périodisation de l'histoire de *La N.R.F.* proposée par Thibaudet coïncide curieusement avec celle de *Nyugat*. La troisième période commence chez lui aussi à la fin de 1919 :

Le vingtième anniversaire rappelé par Léon Treich est celui de l'ancienne *NRF*, celle d'avant 1914 dirigée par Jacques Copeau. Après 1914, elle n'a repris qu'en juin 1919, sous la direction de Jacques Rivière, ce qui fait que, pouvant célébrer cet hiver le vingtième anniversaire de sa fondation, elle se retrouvera cet été devant le dixième anniversaire de sa renaissance, et dix cela rentre aussi bien que vingt dans le calendrier Treich. Les dix ans forment d'ailleurs une histoire trop fraîche, les expériences en cours ne se distinguent pas assez pour que je reprenne à ce moment la suite contemporaine de ces réflexions.

Pour nous, au contraire, les années vingt sont suffisamment éloignées pour que nous puissions y jeter un coup d'œil plus objectif. Au lieu de donner une vue trop large et donc trop superficielle sur toute l'histoire de *Nyugat* (disparu en 1941) et pour l'histoire de *La N.R.F.* du début jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, je me bornerai ici à la comparaison des deux revues au cours des années vingt. Cette comparaison servira aussi à la réhabilitation de *Nyugat* face aux accusations trop sévères et même injustes de Németh, citées au début de ma communication.

Dans *Nyugat*, on peut constater une très grande continuité concernant les membres du comité de rédaction depuis la fondation de la revue jusqu'à la fin des années 20 – plus grande même que dans *La Nouvelle Revue Française*. Il y a, bien sûr, des fluctuations dans le domaine des rapports de forces au sein de la rédaction, mais Ignotus reste le directeur pendant les vingt premières années de l'histoire de *Nyugat*, et Ernő Osvát exerce la fonction de rédacteur en chef jusqu'à sa mort, survenue en 1929. En revanche, les remaniements opérés à la

direction des deux revues après la disparition subite d'Osvát à Budapest et de Jacques Rivière à Paris, présentent un contraste frappant. Rivière, tombé malade, meurt subitement, Osvát se suicide pour des raisons familiales. Mais la mort de Rivière n'entraîne pas de crise dans l'histoire de la revue, Jean Paulhan assume le rôle de rédacteur en chef et la machine tourne sans à-coups. La revue publie un numéro spécial à la mémoire de son rédacteur en chef défunt. Rien de tel dans *Nyugat*. Un numéro spécial exigerait une entente parmi les membres de la rédaction, or c'est le moment où la guerre éclate à la tête de la revue. Les nouveaux rédacteurs, Mihály Babits et Zsigmond Móricz, suppriment le nom d'Ignotus sur la page de titre et indiquent une nouvelle direction, différente à bien des égards du programme caractéristique des deux premières décennies de *Nyugat*. La mort d'Osvát met donc en lumière le conflit sous-jacent qui a jalonné l'histoire de la revue tout au long des années vingt.

Derrière la continuité sur le plan personnel se cache le fossé séparant la première décennie de *Nyugat* de ce qui s'est passé dans les années vingt, et ce fossé est creusé par les deux révolutions suivies de la contre-révolution. La guerre, puis l'armistice apportent aussi des changements importants en France, mais la Hongrie de l'après-guerre est un pays radicalement différent de ce qu'elle était avant (et en partie pendant) la guerre. Du point de vue de l'histoire de *Nyugat*, la différence relève de la dévaluation politique, sociale et économique de la bourgeoisie. Le succès de *Nyugat* s'est basé sur l'ascension de la bourgeoisie libérale, sur le développement de la civilisation urbaine aux dépens du mode de vie rurale, de la mentalité des classes historiques. Après la chute des deux révolutions, les forces progressistes éprouvent une grande confusion. Ignotus, tout en restant en droit le directeur de la revue, quitte le pays et s'installe à Vienne. D'ailleurs, c'est à cette absence physique que Babits et Móricz se réfèrent lorsqu'ils suppriment en 1930 le nom d'Ignotus sur la page de titre de la revue. Mais Babits lui-même doit rendre des comptes de son activité pendant la Commune, Zsigmond Móricz est également accusé de fautes graves contre la nation. Kosztolányi se désolidarise de *Nyugat* pendant une brève période. Les rédacteurs et collaborateurs de *La Nouvelle Revue Française* ne connaîtront jamais une telle situation. Et la consolidation des années vingt ne diminue pas l'agressivité de la droite politique et de l'école nationale paysanne

face à l'occidentisme. Le libéralisme et la social-démocratie, donc la base sociale de la revue, s'affaiblissent considérablement.

La différence des conditions d'activité et d'accueil des deux revues se manifeste de façon spectaculaire dans le traitement des figures culturelles des deux équipes. Pour *La Nouvelle Revue Française*, la personnalité ayant le plus de prestige dans les années vingt est inévitablement Marcel Proust. Déjà de son vivant, mais également après sa mort, les auteurs et les critiques de la revue le considèrent comme un classique de la littérature française, un des plus grands écrivains de l'époque à l'échelle mondiale. Malgré les différences d'interprétation, malgré l'appréciation de son œuvre, sa primauté n'est jamais mise en doute. La figure charismatique de la revue *Nyugat* des années vingt est un poète, mort au début de 1919, Endre Ady. Un véritable culte se forme autour de lui dans les pages de la revue. Mais il reste l'auteur le plus attaqué du côté conservateur, son œuvre est constamment au centre des débats littéraires. Cela entraîne la naissance d'attitudes unilatéralement apologétiques de la part de ses fidèles. Et cette situation malsaine aboutit en 1929 à une discorde particulièrement profonde jusque dans le camp occidentiste. Certains occidentistes, tel Kosztolányi, en ont assez du culte d'Ady et d'Ady lui-même, et la discussion connue sous le nom de « révision d'Ady » manque de provoquer une rupture au sein de la rédaction. C'est à l'éloignement, voire à la confrontation de deux amis de jeunesse, Kosztolányi et Mihály Babits (lequel assume le rôle de défenseur d'Ady), que nous assistons. Comme si Gide et Rivière étaient au bord de la rupture...

On a vu Babits se confronter à Ignotus (et Osvát) et à Kosztolányi. Il est impossible de résumer le parcours de *Nyugat* dans les années vingt sans analyser brièvement le rôle que Babits, le futur directeur, la personnalité dominante de la revue dans les années trente, a joué pendant la période précédente. Mais pour mieux caractériser sa position, il faut préalablement mettre en parallèle les deux rédacteurs à la fois exigeants et ouverts, morts dans les années vingt, Rivière et Osvát. Ce dernier est connu par un trait de caractère exceptionnel et étrange pour un rédacteur en chef : à quelques rares exceptions près, il observe le silence. Il parle, il discute, il porte des jugements à la table de la rédaction, mais il s'abstient de publier des articles et des essais de sa plume. Il concentre toute son attention sur les écrits des autres, soumis à son jugement.

En revanche, Rivière étale ses convictions, il explique le pourquoi de ses choix. Il intervient également en tant qu'écrivain. De ce point de vue, il ressemble beaucoup plus à Babits, le poète, le romancier qui développe, en tant qu'essayiste, ses idées sur les affaires actuelles de la littérature dans des articles, des essais, des comptes rendus.

Mais l'activité de Babits s'apparente beaucoup plus à celle de Thibaudet. Ce dernier tient une rubrique dans la revue, intitulée *Réflexions sur la littérature*, où il développe ses idées sur les livres, sur les phénomènes ou les affaires importantes de la littérature contemporaine. La rubrique correspondante de Babits entre 1923 et 1938 est intitulée *Könyvről könyvre*, c'est-à-dire : *De livre à livre*. Cette rubrique lui assure donc une présence intellectuelle continue.

Il en a en effet besoin, puisqu'il veut considérablement modifier la direction à prendre de *Nyugat* par rapport à l'orientation donnée par le tandem Ignotus-Osvát. Babits veut prévaloir sur les deux rédacteurs, et de ce point de vue, les années vingt sont la période d'une lutte fratricide plus ou moins voilée entre les deux pôles de la revue. Quel est l'enjeu de cette lutte ? Ignotus et Osvát, pour simplifier un peu les choses, s'efforcent de sauvegarder l'héritage libéral, ayant parfois l'esprit militant de la première période de l'histoire de *Nyugat*, et surtout des années précédant la guerre. Babits ne refuse pas cette tradition, mais il est disposé à prendre en compte la réalité historique de l'après-guerre, le triomphe du conservatisme, et sur le plan politique, le régime de la droite. Il est prêt à faire des concessions à la culture officielle. Il ne prend pas de positions stratégiques, mais son penchant au compromis est à l'origine de toutes sortes de malentendus, de soupçons, de rancunes au sein de la rédaction. L'étroitesse de vue de la droite et du camp conservateur empêche la conclusion d'un compromis, mais la controverse entre les deux pôles de la rédaction subsiste, se renforce même avec la consolidation progressive de la position de Babits. *Nyugat* présente donc une image beaucoup plus déchirée, marquée de conflits internes, que *La Nouvelle Revue Française*. C'est la perte de l'esprit radicalement libéral, de l'élan initial de la revue qu'Andor Németh déplore tant dans son bilan cité au début de mon exposé, et sans doute la raison qui lui fait considérer Babits comme responsable, et *Nyugat* comme suranné, vieilli par rapport à *La N.R.F.*

Aux yeux de Németh, la preuve de la qualité inférieure de la revue hongroise est le niveau de la discussion sur la *Trahison des clercs*. Le fameux livre de Julien Benda est publié dans plusieurs numéros successifs de *La Nouvelle Revue Française*, et cette publication est suivie d'un débat (mené, entre autres, par Thibaudet et Ramon Fernandez) sur les questions soulevées par l'auteur. Sous prétexte d'un compte rendu de ce livre, Babits expose de façon détaillée et précise la suite d'idées de la *Trahison des clercs* et s'identifie avec le point de vue de Benda, tout en interprétant son message dans l'esprit d'un catholicisme intellectuel, rationaliste. Une dispute éclate autour du compte rendu de Babits. Osvát est tellement exaspéré par l'opinion rigide de Babits qu'il rompt son silence pour élever la voix contre le dogmatisme et la stérilité de la position babitsienne. Son allié, le directeur de la revue, Ignotus proclame également ses doutes face à la prise de position du poète. Même Vilmos Szilasi, professeur de philosophie à l'Université de Freiburg, collègue de Heidegger et disciple de Husserl, conteste le bien-fondé de l'interprétation du concept de vérité faite par Babits, son ami de jeunesse. Il faut vraiment avoir de forts préjugés contre *Nyugat* pour voir, comme Németh le fait, de trop grandes différences de niveau dans les discussions autour de la *Trahison des clercs* dans les deux revues. Quoi qu'il en soit, la querelle entre Babits d'une part, et Osvát et Ignotus de l'autre, sur la question de la « trahison » transforme la discussion de *La N.R.F.* en une controverse de deux conceptions diamétralement opposées de la rédaction de *Nyugat*.

Babits ouvre un deuxième front, contre les avant-gardes, dans un essai de 1925 intitulé de manière significative *Vers un nouveau classicisme*. Je ne ferai qu'effleurer cette question extrêmement compliquée, d'autant plus qu'au cours de ce colloque plusieurs interventions aborderont divers aspects de ce problème. Si l'analyse des ressemblances et des différences entre les deux revues est instructive, c'est sur ce point qu'il faudrait longuement insister. Les rédactions de *Nyugat* et de *La Nouvelle Revue Française* adoptent des attitudes très proches face aux avant-gardes. L'agressivité, l'arrogance avec lesquelles les avant-gardes hongroises se comportent à l'égard de l'occidentisme, sont parfois insupportables même pour le lecteur ultérieur. La tolérance des occidentistes à l'égard des représentants des nouvelles tendances semble être même excessive. Pour n'évoquer que la bienveillance dont la revue témoigne à l'égard du

dadaïsme international et hongrois, on songera à la grande étude critique mais sympathisante sur le Dada écrite en 1922 par Tibor Déry dans *Nyugat*. Osvát publie, quant à lui, dans la revue le roman autobiographique du chef de file des avant-gardes hongroises, Lajos Kassák, intitulé *La vie d'un homme*. Les exemples dans *La N.R.F.*, les gestes amicaux et de bonne volonté de Valéry, de Gide, de Rivière et des autres auteurs, la présence de Breton dans la revue, etc. sont bien connus.

La différence fondamentale dans les attitudes face aux avant-gardes consiste en deux choses. D'une part, les fidèles des *-ismes* ont participé au mouvement antimilitariste pendant la guerre et aux révolutions de la fin de la guerre. Ces activités les ont gravement discrédités aux yeux des contre-révolutionnaires et des représentants du pouvoir de la droite de l'après-guerre. Au début des années vingt, leur existence étant en danger, la plupart d'entre eux ont dû s'expatrier à Vienne, à Berlin, et dans une moindre mesure à Paris. *Nyugat* est donc resté plus proche qu'eux, même géographiquement, du public hongrois. D'autre part vers 1925-1926 s'amorce le déclin des avant-gardes hongroises. La consolidation politique et la rentrée collective des émigrés en 1926 a constitué un moment de vérité. Les auteurs avant-gardistes revenus de Vienne ont dû reconnaître que dans leur pays personne ne voulait les écouter. Autour du programme de Babits proclamé dans *Vers un nouveau classicisme*, un consensus est en train de se former. Le goût s'éloigne progressivement du modernisme programmé. En France, au contraire, cette période voit la naissance et la montée du surréalisme. L'attitude des rédacteurs et des collaborateurs de *La Nouvelle Revue Française* face au surréalisme est aussi ambiguë qu'elle l'était face au dadaïsme, et les surréalistes manifestent parfois une forte animosité contre *La N.R.F.*, alors que certains d'entre eux sont publiés et bien accueillis dans la revue.

À titre de conclusion et pour me référer au titre de ce colloque, j'affirme qu'en dépit de différences importantes, les deux projets culturels revisités, celui de *La Nouvelle Revue Française* et celui de *Nyugat*, sont identiques pour l'essentiel, ou très proches. Les deux revues se situent entre d'une part un conservatisme nationaliste, moralisateur, enclin, sur le plan esthétique, au traditionalisme ou au classicisme, et de l'autre un avant-gardisme cosmopolite, révolutionnaire ou anarchiste, et, sur le plan esthétique, excessivement

subversif. Elles tentent de poursuivre un dialogue, parfois réussi, parfois voué à l'échec, avec ces deux pôles. Elles cherchent l'équilibre entre le classicisme et la modernité, ouvrent la voie à une modernité littéraire qui se préserve de l'esprit des *-ismes*, des écoles, des manifestes, des programmes d'esprit étroit. La modernité de *La Nouvelle Revue Française* est incontestable. Dans le domaine de la prose Proust, Gide, Schlumberger, Martin du Gard, Malraux, Green, Montherlant, Valéry Larbaud, Mauriac et tant d'autres appartiennent à l'équipe de *La N.R.F.* Les deux grands poètes de la période, Valéry et Claudel, en sont également des auteurs, mais ses pages contiennent aussi des œuvres de Saint-John Perse, Ponge, Michaux et d'autres encore. En ce qui concerne la littérature mondiale, on y découvre James Joyce, notamment dans l'essai de Valéry Larbaud. Thomas Mann, mais aussi Franz Kafka, l'auteur de *La Métamorphose*, T. S. Eliot, Hemingway, Faulkner sont publiés par *La N.R.F.* L'image que donne *Nyugat* de la littérature mondiale pourrait être analysée à part. Je me contenterai ici de souligner que la littérature contemporaine y fait l'objet d'une attention continue et soutenue. Des collaborateurs compétents (deux Hongrois, Albert Gyergyai et Béla M. Pogány et deux Français, Aurélien Sauvageot et François Gachot) veillent à ce que les auteurs et les livres les plus importants ne passent pas inaperçus. Mais ce qui est le plus remarquable, c'est que les rédacteurs de *Nyugat* recherchent la même modernité libre et indépendante des écoles que *La N.R.F.* Le bilan que je vous propose est donc beaucoup plus favorable à l'égard de *Nyugat* que celui d'Andor Németh, cité au début de mon exposé.

GYÖRGY TVERDOTA

Université Eötvös Loránd, Budapest
Courriel : tverdotagyorgy@yahoo.com